

BELVEDERE

Messina – Santa Croce sull'Arno – Milano – Lyon

N.55 (19^{ème} année mail) (2600 envois en Europe) Septembre-Octobre 2018

Journal poétique et humoral en langue française italienne et sicilienne (envoyé par l'intermédiaire de *La Déesse Astarté*, Association Loi 1901 av. J.C.) de l'écrivain Andrea Genovese, **seul auteur de tous les textes publiés**. Belvédère est un objet littéraire.

*Diario poetico e umorale in lingua francese italiana e siciliana (inviato a cura di La Dea Astarte, Associazione Legge OttoPerMille av.J.C.) dello scrittore Andrea Genovese, **senza autore dei testi pubblicati**. Belvedere è un oggetto letterario.*

a.genovese@wanadoo.fr

On peut consulter tous les numéros de Belvedere dans [Andrea Genovese - Wikipedia.fr](#)

Ou <http://poesie.vivelasience.com/fichiers/belvedere/andrea.html>

Pour ne plus le recevoir il suffit d'envoyer un mail – Per non riceverlo più basta mandare una mail

Retrouvailles toulousaines

Rebus

RITORNO D'AMORE

Quando avventa le sue grinfie
il vasto disegno taumaturgico
e come una bava callosa
secerne il quadrato labirinto
in cui s'aggirano minitauri
che dissertano sui botticelliani
impudori delle deflorazioni primaverili
o sul gonfalonesco sventolio
delle rose impuberi al perielio

o quando la cacciatrice
confonde nel solstizio del sagrato
la faretra e il cinghiale
in uno slancio di civile umanesimo
e gli alberi si sognano vivi
nella vulva della ninfomane boscaglia

allora bramisce il cervo
sorpreso dall'intrico delle sue corna
là dove crede sia murata
la porta d'ingresso per Citera.

(A.G., *Mitosi*, Milano 1983)

CUPIDON SUR GARONNE

*Dans un ciel de briques volantes
l'attente du soir stralune la lymphe
de la nymphe Garonne*

*Une pensée rocheuse danse légère
mélancolie automnale qui émerge
de la berge songeuse*

*Si labyrinthe tu es
ne verra jamais de matin
le félin qui te saisit dans ses crocs*

*Clair-obscur de rose violette
n'ouvre pas de brèche
la flèche dans le château d'eau*

*La silhouette qui traverse le pont
soit-elle fable ou saynète
du poète est le rêve*

(octobre 2018)

Sur les feux de la rampe

Mélenchon violent ? Un agnelet Les anarchistes violents ? Des petits cons

*Les anarchistes assassinaient les rois
et les chefs d'état
ne cassaient pas les vitrines
ne caillaient pas les gendarmes*

A mon avis, il y a en France au moins un million de personnes qui, si seulement l'opportunité s'en présentait, en découvriraient de manière violente avec l'organisation sociale imposée par un capitalisme aveugle et égoïste, qui se limite à garantir les privilèges de castes parasitaires (politiques, spéculateurs boursiers, journalistes, banquiers, intellectuels, artistes, chanteurs, footballeurs, hauts fonctionnaires, etc.). C'est un écran qui masque les millions de pauvres et de marginalisés et le nombre grandissant de détraqués qui traînent dans les rues. Il ne se passe de jour sans que des citoyens ordinaires, dans les métros, les bus, dans les rues, ne soient molestés, cambriolés, agressés, que les couteaux ne fassent des victimes, les armes à feu des morts, et pas seulement dans les soi-disant quartiers d'insécurité prioritaire. On fait semblant de ne pas voir le magma qui bouillonne et qui, un jour ou l'autre, deviendra une coulée ravageuse et destructrice.

J'essaie de comprendre la France d'aujourd'hui et je ne vois qu'un pays à la débandade, un pays complètement dingue, confié à un gouvernement de gamins sortant de la bourgeoisie aisée, de lycéens attachés aux jupes de leurs mamans. Si on en est arrivés là, c'est grâce à un Parti Socialiste mystificateur, un parti de traîtres (voyez un peu ce qu'ont fait à ce pauvre friscounet d'Hamon les Valls et le Colomb !) et d'opportunistes, complices depuis longtemps du capitalisme et de l'impérialisme américoIsraéliosaudiens, des lobbies internationaux, du communautarisme immonde des trois religions mono-crétinistes qui sont en train de désintégrer l'unité nationale. Un Parti Socialiste qui pour un plat de lentilles a embobiné et conduit à la ruine et au discrédit aussi le Parti Communiste.

Qu'est-ce qu'on peut faire pour construire une gauche révolutionnaire. Mélenchon, c'est la naïveté et l'infantilisme politique. Il suffit qu'il fasse bla bla bla et les belles âmes le désignent comme un terroriste. Quitte à l'être, autant débobiner une politique éversive véritable. Si on est capable de mobiliser les gens qu'on les fasse descendre dans les rues : donner l'assaut à l'Élysée, à la Bourse, aux sièges des distributeurs d'électricité et de gaz, pour dire qu'on veut la renationalisation sans remboursement aux épargnants, de tous les services publics, qu'on veut abolir le marché actionnaire, qu'on veut abolir la richesse individuelle au-delà d'une certaine limite, fermer tout type d'écoles privées, que les enseignants de l'école publique les médecins et les infirmiers des hôpitaux doivent gagner un salaire double de celui des élus. En échange je consens à ce qu'on privatise la culture et la soi-disant création artistique.

Mélenchon, tu veux faire quoi ? La révolution ou jouer du menuet avec les charognards ?
(Entendue pendant une manif)

Venuta dal cielo *a miracol mostrare*

Di Maio, Salvini, Conte *La Simpatica Trinità*

La commedia dell'arte è un'invenzione italiana e non è detto che teatralmente sia un'arte minore. Anzi talvolta esprime meglio una situazione, una vicenda, un contesto storico. Hanno fatto più male all'Italia tragediografi tipo Giorgio Napolitano, e il fantolino Renzi, di altri che invece recitavano a soggetto.

Il primo avrebbe dovuto mettersi dignitosamente da parte, al momento in cui il vecchio Partito Comunista s'è disgregato, come ha fatto Ingrao per esempio, Macaluso e tanti altri. Se non lo ha fatto, è perché Napolitano, coi suoi intellettuali opportunisti, aveva grandemente operato per questo sfascio, l'anima democristiana che dormiva in lui essendosi fortemente manifestata dopo un viaggio negli Stati Uniti, e così s'è investito della missione di educare a una visione ultraterrena i chierichetti di sacrestia, rampolli degli industrialotti e dei bancarottieri toscano-emiliani, "orgoglio delle regioni rosse", che si sono dimostrati, per lenta metamorfosi ecclesiastica, degni eredi di quei vecchi dirigenti democristiani che si credeva fossero stati spazzati via dalle erinni vendicative di tangentopoli negli anni '90, corrotti interpreti della profonda natura mafiosamente italiana del Senatus Populusque Romanus.

Il secondo continua a cincischiare e leopoldizzare ancora oggi, convinto di essere un deus ex machina indispensabile e indiscutibile come il gioco del lotto. A parte le chiacchiere e la prosopopea, il ghe pensi mi sulle sue labbra berlusconate ha tirato talmente la corda della sua altezzosa nullità da fare smerdare anche il meno politicizzato degli italiani.

Adesso che il lupo, o quello che i renzetti chiamano lupo, è dentro il pollaio, non capiscono perché le galline non starnazzano, anzi trovano il lupo più virile e inventivo che un gallo senza coglioni; e non ci pensano due volte a lasciarsi impregnare, convinte che le loro uova potrebbero partorire dei lupacchiotti, ma tanto realiste da pensare che, anche se l'innesto non dovesse riuscire, sempre uova resteranno. Sì, ma il lupo finirà col mangiarvi, dicono i renzetti. Bella novità, se non ci mangia il lupo, ci mangiate voi, rispondono le galline. Sì, ma i risparmi... Sono cazzi vostri i risparmi, rispondono ancora le galline, dei vostri padri, dei giornalisti del Corriere e del Sole 24 ore. Noi abbiamo solo il pollaio, che poi non è neanche nostro, siamo in affitto.

Naturalmente, la metafora è piuttosto semplicistica, ma riassumere i miei ottant'anni di storia italiana, sarebbe alquanto lungo e del resto difficile da trasmettere a generazioni che ormai twittano i secoli senza neppure chiedersi perché. Per fortuna, a divertirci ancora, c'è appunto la commedia dell'arte. E Di Maio e Salvini, la giocano con maestria, riescono a farci ridere, tanto le sparano grosse, eppure al tempo stesso, riescono a convincerci che si può prendere altre strade da quelle percorse dai tragediografi mestieranti. E poi, con loro, c'è Conte che tranquillizza, ha l'aria d'un buon padre di famiglia, di un professorino sornione. Teniamolo d'occhio, è lui lo Spirito Santo di questa curiosa Trinità. L'Uomo di domani.

Prix Lumière

Jane Fonda mythique

La Xème édition du Grand Lyon Film Festival chroniquée par un terroriste

On commence à le définir un festival unique, surtout les cinéphiles professionnels ou simplement passionnés, le Festival Lumière de Lyon qui cette année a célébré sa Xème édition du 13 au 21 octobre. Unique peut-être, singulier il l'est sûrement. Ils sont nombreux à penser en tout cas qu'il n'aurait ni l'écho ni les dimensions d'aujourd'hui, s'il n'avait pas joui de circonstances exceptionnellement favorables : être né comme d'une filiation spontanée de l'Institut Lumière, avec toute la mythologie des origines du cinéma que cela comporte, et par la volonté opiniâtre de Bertrand Tavernier, son président, et surtout de son directeur, deus ex machina, figaro qua figaro là (omniprésent je veux dire), Thierry Frémaux qui, depuis quelques années endossant aussi la casquette de délégué général du Festival de Cannes, charrie tout son beau monde en le débarrassant de paillettes et décollétés et le transplante à Lyon dans une ambiance moins mondaine et plus chaleureuse, où apparemment on prend plaisir à venir, et pas seulement par complaisance ou arrières pensées. Autrement, difficilement on verrait un Jean-Paul Belmondo traîner sa jambe boiteuse pour nous montrer ce qui est le plus beau joyeux et incroyablement juvénile sourire du Festival, encore aujourd'hui et pas seulement dans le film de Melouch *Itinéraire d'un enfant gâté* où peut-être plus frais est celui, doux-amer, de Richard Anconina. On ne verrait pas non plus des habitués, comme Monica Bellucci, Vincent Lindon, Christophe Lambert, Guillermo del Toro et des dizaines d'autres acteurs actrices réalisateurs, techniciens, scénaristes, producteurs, chanteurs même. Presque tous ayant pignon sur rue dans la programmation comme cette année pour Claude Lelouch, Liv Ullmann, Javier Bardem, Alfonso Cuarón (dont on a projeté, entre autres, en avant première *Roma*), Françoise Arnoul, Peter Bogdanovic, Henri Decoin, Cheng Pei-Pei, Françoise Fabian, Robert Hossein, Marco Tullio Giordana (auteur du plus beau *polpettone révisionniste* de la télévision italienne), et d'autres encore venus présenter des films dans une quarantaine de salles.

D'autres lieux hébergent myriades d'événements, la Hall Tony Garnier par exemple les journées d'ouverture et de clôture, qui enregistrent chacune entre 4000 et 5000 spectateurs. Et 3000 au moins se massent au Palais des Congrès pour la soirée d'attribution du Prix, plus spécialement dédiée à l'élite politique et sponsoring et à la presse haut perchée. D'autres lieux ont accueilli au moins quatre expositions de photographie, sur Bob Dylan de Jerry Schatzberg, sur Ingmar Bergman de Bengt Wanselius, sur Chaplin rare et inconnu à travers les archives familiales, de Paul Grandsard sur les invités des précédentes éditions. Au fil des années se sont taillé une part de lion le *Marché du Film classique* et la *Brocante cinéma et photographie*. Comme si le Village du Festival, haut lieu stratégique de l'organisation avec son point de vente et son restaurant, ne suffisait pas, une véritable librairie a été ouverte de l'autre côté de la rue du Premier Film. Au village un concert tous les soirs, avant que cinéastes et fans n'aillent sur la péniche *La Plateforme* jouir du tangage noctambule du Rhône. Un journal quotidien, une Radio pour des interviews et pour relater les Master Class des invités, le plus prestigieux se tenant au Théâtre des Célestins pour le lauréat du Prix.

Après Catherine Deneuve, Jane Fonda est la deuxième femme à être consacrée. Probablement les éditions futures en verront d'autres, même si, à mon avis, la vague féministe comme la vague piétiste pro-immigrés iront en s'estompant, quand on commencera à s'occuper de quartiers abandonnés à leur destin, de pauvreté et d'injustices sociales, et pas de bonnes femmes, d'homos persécutés et d'hétéros en voie de disparition. Il y a de ceux qui pensent, à tort certes, que les artistes (et les écrivains n'en parlons pas) sont superflus dans une société inégalitaire. Et qu'eux, comme les journalistes de la télévision d'état qui gaspillent l'argent public pour l'album de Johnny et les bébés de la famille royale anglaise, sont des complices, voire des ennemis de classe, et leurs manifestes pro-ecceci pro-cela pure démagogie.

Une grande et superbe actrice, avec en plus l'aura familiale, Jane Fonda. On le constate dans ses films, treize interprétés par elle dans le programme et trois documentaires la concernant. Et une dizaine d'autres films choisis par elle, ou à son intention et à celui d'Henry Fonda, l'immense acteur et réalisateur qu'était son père. Juste récompense. Mais sur la programmation on se perd : Godard, Decoin, Thorpe, Melouch, Bogdanovic, Bardem, Cuarón, Claire Denis, Muriel Box, la liste est longue, et encore des *Nuit Sergio Leone* et *Le seigneur des anneaux*, les restaurations, les journées famille enfants, l'éternel muet avec les ciné-concerts qui vont avec, exceptionnel celui de l'Orchestre National de Lyon sur *La ruée vers l'or* de Chaplin. L'organisation devient éléphanterque, l'équipe de l'Institut Lumière ne s'en sortirait pas si une armée de 800 volontaires n'était pas déployés partout. Comme toujours, le seul à ne pas tirer son épingle du jeu c'est moi, qui réclame le joujou de mon enfance, Johnny Weissmuller, mon Tarzan. C'est vrai, cette année il y avait un Tarzan, le *Greystoke* de Hugh Hudson. Je me demande dans quelles conditions doivent se trouver les vieilles pellicules de Tarzan. En me regardant dans la glace, je vois que, comme beaucoup des invités de Frémaux, j'ai vieilli. Lui, Frémaux, résiste apparemment, il se déplace même en vélo pour courir d'une salle à l'autre, avec un empressement paternel (ou filial, selon les circonstances, fraternel toujours) pour ses invités. En vélo, oui, l'enfant des Minguettes respire encore en lui. Mais les contradictions sont au sein du peuple, disait Lénine. Au lieu de penser à nous programmer pour l'année prochaine des films appelant au *Ça ira*, les spéculateurs de bourse et les *privatiseurs* du gaz et de l'électricité à *la lanterne*, il nous a amené l'architecte Renzo Piano avec un faramineux projet de construction d'une Cité du Cinéma. Pour Gérard Colomb, qui vient d'abandonner son président des riches, voilà une bonne occasion pour redevenir maire des richards. Après tout, les clochards, les cambrioleurs, les agresseurs au couteau, les dealers, les détraqués de toute sorte sont le cinéma quotidien de ces milliers de lyonnais (et de ces millions de français) qui ne sont même plus en mesure de payer le gaz et l'électricité. Heureusement, je ne suis pas français, mais un simple francophilophobiphone. Un brigadiste rouge exilé par l'histoire. Du *clan des irréductibles*, pour citer le très beau film de Paul Newman. Merci au Festival de me l'avoir fait découvrir.

Andrea Genovese

Rue du Taur l'amour fou reporté

Plus de gués pour traverser la Garonne

En vérité je l'espérais, ce coup de fouet surréaliste programmé le 25 septembre à la Cinémathèque de Toulouse, 69 rue du Taur. Mon ami Alain Joubert devait venir présenter son livre *Le cinéma des surréalistes* (Maurice Nadeau, 2018) et surtout enflammer la soirée en parlant du film de l'américain Joseph H. Lewis *Le démon des armes* (*Gun Crazy*, 1950). Des raisons de santé ont empêché le dernier vrai surréaliste qui ait côtoyé Breton, auteur de nombreux essais qui font texte en la matière, un écrivain à l'écriture d'une densité philosophique esthétique et poétique hors du commun, de se déplacer et venir nous conter fleurette autour des amants horribilis de ce film dirais-je revolvérisés ? par leur amour des armes, deux autres Bonnie and Clyde, conjuguant violence et sexualité débridée.

Il m'a fallu replier sur moi-même, sur mon amour fou à moi qui s'abreuve sans succès, juste en face de la Cinémathèque, au 56 rue du Taur, dans les archives de la Bibliothèque des Études Méridionales, et ceux de la Bibliothèque du Patrimoine dans la rue du Périgord toute proche, à la recherche de documents historiques sur un amour fou du XIII^{ème} siècle entre un poète florentin égaré et une jeune femme toulousaine, à laquelle difficilement je pourrais trouver un équivalent dans des femmes d'aujourd'hui, trop pressées, trop aliénées par le travail et la carrière, smartsonnées ou piégées par leur libertarisme qui cache souvent solitude et mal de vivre, même dans cette ville rose où la *courtoisie* d'antan, héritage génétique de la fin'amor troubadouresque, les habite.

En dépit du fait que la rue du Taur soit en elle-même surréaliste par cette histoire loufoque de Saint Sernin martyrisé par un taureau et l'église imposante qui la clôt, je ne me suis pas soustrait pour autant à l'enchantement de la Daurade. L'église du XIII^{ème} où Cavalcanti a rencontré sa Mandetta n'existe plus, mais je peux l'imaginer, riche à l'intérieur de sa mosaïque *dorata*, simple dans sa façade romane qui donnait sur l'ancienne rue Lanternières côtoyant le monastère des bénédictins d'un côté, les berges alluvionnaires de la Garonne que les moines aménageaient en jardins, de l'autre. Ah, ces frères bourrés de privilèges, qui géraient aussi *charitablement* l'hôpital tout près – mais les pauvres aussi bénéficiaient-ils vraiment de leur Assurance Maladie ? Même les droits d'inhumation leur appartenaient. Et ceux de la pêche, dans le tronçon de Garonne qui va jusqu'au Bazacle, et là encore le droit d'exploitation des moulins, près du gué, confortable passage piéton, paraît-il, entre les deux rives, avec sa chute d'eau qui faisait tourner les roues et aujourd'hui utilisée par EDF pour produire de l'électricité.

Ce que m'explique une gentille employée qui accueille les visiteurs à l'Espace Bazacle, à l'occasion des *8^{èmes} journées de l'industrie électrique*. Je suis vraiment redevable à cette dame du fait qu'ayant compris mes intérêts plus amoureux-farinacés qu'hydroélectriques elle ait déniché pour moi un opuscule sur l'histoire du Bazacle, en le glissant dans un sac-tissu contenant une brochure EDF, un stylo griffé et une minuscule lampe de poche (de quoi illuminer à peine la pointe de mon nez). Elle a poussé sa gentillesse jusqu'à m'indiquer, de la terrasse de l'Espace, l'endroit supposé du gué, là où il y a les oiseaux a-t-elle ajouté, qu'on empruntait pour passer du côté de Saint Cyprien, ah Saint-Cyprien, je m'y suis mal pris avec lui, mea culpa mea maxima culpa, et j'ignore à ce jour pourquoi et par qui il a été martyrisé. Quant au gué, il me paraît infranchissable aujourd'hui, sans une aide secourable miraculeuse.

Des gués, il devait y en avoir d'autres sur la Garonne, en amont et en aval, sûrement à la hauteur de l'île du Ramier, où j'ai pu contempler la chute d'eau aménagée. D'ailleurs, comme le confirme Marie Pic, l'épouse de mon ami François auquel je suis redevable de beaucoup de notices sur Toulouse, il y avait à cet endroit de nombreux petits îlots qui permettaient le passage piéton, au gré du débit de la Garonne. Quoi de plus exaltant pour l'ilien que je suis que de rêver ce minuscule archipel dans l'épais buisson ornant la grotte hospitalière de la nymphe toulousaine. Cela me donne des ailes pour poursuivre ma quête d'un amour fou. Contre toute espérance que les archives de la rue du Taur ne me délivrent la nature douce et sensuelle, généreuse et spirituelle, j'en rêve, d'une femme comme l'Occitanie savait en enfanter jadis, avant le fléau des féministes, avant qu'une *schlappa* (ce mot en italien signifie *nullité*) quelconque ne légifère sur des sottises. Plus de gués pour traverser la Garonne, plus de gués pour combler le fossé que la prurigineuse et connardique Macronie rendra encore plus conflictuel entre les hommes et les femmes. La bêtise des suffragettes de la bourgeoisie aisée et artistico-culturaloïde ne fera qu'accroître la solitude des uns et des autres. N'est-ce pas ce que veut le capitalisme ? Jamais un coup de dés n'abolira le sort. Jamais une femme ne sera assurée quand la crue d'un fleuve efface le gué de l'amour, la bête de la jalousie et de la violence passera à la nage si on n'aura pas changé de fond en comble la structure de notre société, égoïste et inégalitaire. C'est un long chemin que de savoir se nourrir de la mélancolie des rendez-vous manqués. Cassandra, je le sais depuis des millénaires de vie troubadouresque, surréaliste et surréelle. Toi aussi, peut-être, tu le sais, Saint-Cyprien.

Tolosa all'italiana

Spigolature

Una città da scoprire

La mia passione per Tolosa rimonta a molti anni fa, quando ci venni per la prima volta, inviato dall'amico Sebastiano Grasso, allora caporedattore *Arte* del Corriere della Sera, per coprire una mostra al Musée des Augustins. Un Museo che è ancora un immenso edificio, eppure, malgrado le sue dimensioni, non è che una parte superstite del Monastero degli Agostiniani costruito nel 1309 e trasformato in museo dopo la rivoluzione del 1789. È doppiamente italiano, per la ricchezza delle sue collezioni ma anche perché sul lunghissimo fregio esterno porta scolpiti, a grosse lettere, i nomi dei nostri più grandi artisti del Rinascimento. Dal museo, pochi minuti bastano per arrivare alla chiesa della Daurade, legata al ricordo di Cavalcanti, che vi avrebbe incontrato la Mandetta di cui parla nelle sue poesie. Il luogo è una calamita per me che da almeno due anni faccio delle ricerche sull'argomento, praticamente senza esito. Tolosa è una città che può procurare rare e preziose amicizie, e in ogni caso, per la sua bellezza architettonica che si può paragonare a quella di Firenze (la Garonna richiama senz'altro l'Arno), è una città dove, per dirla con Cardarelli, si può "scontare la vita vivendo". Nel senso che anche la solitudine qui appare luminosa – *la città rosa* è infatti il suo soprannome, per lo splendore degli edifici, ove il mattone vivo scandisce i volumi. Durante alcuni dei miei ormai frequenti soggiorni, ho avuto modo di riallacciarmi alla mia (e tutta italiana) passione per l'Occitania, storica e letteraria. Il 2018 è stato dichiarato *Anno dell'Occitania* e si declina sino al mese di dicembre in varie manifestazioni letterarie, teatrali, musicali. Potrei fare un lungo inventario, ma mi limito a citare, per il suo valore emblematico, la cerimonia dell'assegnazione annuale dei premi letterari (quest'anno arricchita di un piccolo Salon du livre degli scrittori locali) assegnati all'Hôtel d'Assezat dalla celebre Académie des Jeux Floraux, fondata nel 1329 dalla leggendaria Clémence Isaure. Più legata al folclore la processione estiva di due giganteschi pupi alti 5,50 metri, rappresentanti la bianca Lampagia e il moro Manuza, matrimonio della tolleranza che rimonta al 721. Niente di nuovo per un messinese come me abituato alla processione, ma su enormi cavalli di cartapesta, dei *giganti* Mata e Grifone, bianca lei e moro lui, mitici fondatori di Messina. Curiosa coincidenza. Piuttosto, per parlare veramente di presenza italiana a Tolosa, dovrei meglio conoscere le numerose associazioni esistenti, dalla *Dante Alighieri a l'Italie à Toulouse*, diretta da Elisabeth Pallme, dove ho avuto occasione di assistere alla presentazione di un libro e di un filmato di Cristina Noacco (vedi accanto). C'è anche una rivista tutta italiana, *Radici*. Spero di saperne di più in un prossimo soggiorno.

Le Dolomiti a Tolosa

Lo zaino di Cristina Noacco

Dal 2015 al 2018, oltre a una raccolta di poesie tradotte in francese, Cristina Noacco ha pubblicato tre libri: *Sfueis d'amôr* (brevi testi poetici in friulano, con a fronte traduzioni in italiano e francese), un elegante volumetto arricchito da un insieme di foto e di disegni dell'autrice; *La forza del silenzio*, una limpida e suggestiva pagina di prosa di un grande rilievo stilistico, una sorta di recherche pascaliana di un mondo interiore che si sottrae alle costrizioni del vuoto contingente, all'ascolto della natura e dei suoi secreti mormorii; *Lo zaino blu*, che raccoglie una serie di racconti, scritti sul vivo durante le sue escursioni sulle Dolomiti, le Alpi, in Canada e sull'Himalaya, anche questo arricchito di disegni e foto di massicci montagnosi spogli e imponenti, di animali solitari e sdegnosi. La scrittrice, friulana autentica, attaccatissima alla sua terra d'origine, tanto da non riuscire a starne lontana più di due mesi, insegna letteratura medioevale francese all'università Jean Jaurès di Tolosa

La montagna è onnipresente: la singolarità di Cristina Noacco è di essere un'alpinista provetta, senza essere una professionista, passione nata nell'infanzia davanti allo spettacolo grandioso delle sue amate Dolomiti. La confrontazione fisica con la natura è per lei quasi una *scommessa* metafisica con cui un'anima, avida di spiritualità come la sua, cerca di fondersi, di *trasumanarsi*, direi con Dante e il suo strapaesano Pasolini, che stranamente lei non cita mai, mentre cita spesso Zanzotto. Abbondano invece le citazioni tratte dai libri di alpinisti famosi, e citazioni da scrittori di tutti i tempi e paesi, di musicisti anche (specie ne *La Forza del silenzio*), a testimonianza di un ricco bagaglio culturale che si diluisce nei testi in maniera semplice e naturale. I racconti, in verità piuttosto diari di scalate, escursioni e viaggi, sono aerei e leggeri, talvolta anche divertenti, pieni di personaggi e di ricordi buffi o tragici, di amici o di incontri estemporanei in cordate, rifugi e bivacchi. Si sente una quasi francescana sublimazione degli scacchi esistenziali e affettivi talvolta, ma mai un richiudersi egoistico, anzi, come un fiore fragile che si sporge su abissi di pace, Cristina Noacco sembra schiudersi all'amore e alla comprensione delle gioie e dei dolori altrui. Contemplando la natura, le piante, gli animali, il cielo stellato, minuscola galassia di se stessa.

Cristina Noacco, *Feuilles d'amour (Sfueis d'amôr)*, **Kappa Vu**, 2016

La forza del silenzio, *Piccole note sul fruscio del mondo*, **Ediciclo editore** 2017

Lo zaino blu, *Dalle cime dei monti alla montagna interiore*, **ORME** 2018

De Toulouse et d'ailleurs

Haïkus en prose

Un coq se balade entre les cuisses grand-ouvertes d'une rose endormie dans la jungle du douanier Rousseau.

Un serpent mythomane s'entortille à un arbre sous le regard courroucé d'un Inquisiteur au marché Saint-Aubin.

La crinière du lion rivalise avec le soleil de l'après-midi d'un faune tandis qu'une nymphe nage vers l'île du Ramier.

Un vol de martinets accompagne la Cité de l'Espace dans son survol du Groenland.

Des centaures se lancent vers l'horizon avec une horde de carmes printaniers.

La république est en marche derrière un drapeau défloré.

Le Ministre chargé de la Défense des Hétérosexuels en voie de disparition a démissionné pour incompatibilité, la ministre qui l'a remplacé par manque de perspectives baisotières.

Y a-t-il quelqu'un à l'écoute des oisillons balayés par un vent d'éolienne perversité ?

Aiguille magnétique la flèche de Saint Sernin indique la banquise polaire aux manchots pèlerins.

Les cloches de la cathédrale ont réveillé Magellan depuis six siècles de loyale somnolence au large de la Terre de Feu.

Nosotros hablamos español (déclaration de Christoph Colomb débarquant à Lyon).

La sirène d'un bateau retentit sur les cimes des Alpes les déplaçant de quelques centimètres à cause d'une brusque manœuvre de la plaque africaine s'enfonçant sous les dessous de la Côte Pavée.

Un chameau espionne l'ovulation d'un maître corbeau sur un arbre perché du Canal du Midi.

Des extras de la planète rouge baisent la Grande Duchesse du Luxembourg dans son paradis fiscal.

Tout laisse à croire que le match du Paris-Saint-Germain ait été jolimômé par Juliette Greco.

Olivier de Magny rentre dans sa bonne ville de Cahors après avoir baisé la belle cordière à Lyon.

Des terroristes s'étant réfugiés à Saint-Cirq-Lapopie on essaye de les dénicher avec des drones.

Hexagonie est la nation qui vend le plus d'armes aux pays qui défendent les droits des femmes.

Tanto va la gatta al lardo che ci lascia lo zampino.

Une commission parlementaire constate les dégâts causés par le cyclope Polyphème.

Le czar de Russie n'est pas aimé par les Occidentaux et n'inspire pas non plus de confiance aux Occidentelles.

Les orangs-outangs sont de plus en plus exfiltrés de leur habitat par les défenseurs des droits des ponts et chaussées.

Les vaches charolaises ruminent sceptiques regardant le promeneur égaré dans l'infini d'un ciel bleu-Marine.

Le romantisme allemand a conquis les moines tibétains dans leur exil mozarabe.

Carmen a été hominisée par un metteur en scène scalpé au cul par un grand bonze de Mongolie Inférieure.

Le mot *Andrea* vient du grec et signifie virilité, c'est pourquoi en Hexagonie on donne ce prénom aux femmes.

Un piaf piaffait la vie en rose, c'était malin ça.

Voriges Jahr wir haben unsere Cousine gefikt.

On n'aurait accepté aucune entorse à l'hexamètre racinien si on nous avait garanti le Prix Toutcourt.

Le César du meilleur film est allé à *Une nuit d'été en culotte libérée*.

La cascade du Niagara prêtée au Musée du Louvre cause des problèmes aux bateaux mouche parisiens.

Au beau milieu de la nuit on entend Saint Thomas d'Aquin entonner l'International au Couvent des Jacobins.

Le sous-marin nucléaire fonce tout droit sur l'Occitanie pour en finir une Bonnefoy pour toutes.

La tragédie est inscrite dans notre DNA à cause d'Adam qui a mangé la pomme de Magritte au moment où Eve se laissait serpenter en levrette.

Mobydick a contourné le Cap de Bonne Espérance sur un voilier de plaisance pour écrire sa biographie.

A midi les cloches se mettent à branler sous l'emprise de stupéfiants personnages bibliques.

On présente devant une assise de critiques internationaux la performance de Sardanapale sur les anneaux de Saturne.

On calcule que les Jeux Olympiques rapporteront les trois cinquièmes de la valeur brute hors enlèvement des ordures ménagères du CAC 40 suite à la croissance de la demande de viande provenant des cépages limousins.

Dans un ciel de velours soyeux la Voie Lactée nous cligne de l'œil amusée par nos bêtises.

*Midi au jardin ta robe s'envole
carole de colibri
sur ton joli petit conin.*

Ahi-ku in italiano

L'euforia della sera
straluna la linfa
della ninfa Garonna

Come la vampa
nel cielo fiorita
la vita si snoda

Il grido sul ponte
assurdo rispecchia
la vecchia sull'acqua

Canzoni in sordina
clamore di piazze
ragazze scollate

Nel cielo violetto
volanti mattoni
astrazioni silenziose

Accendi il tuo cero
il martirio del toro
è nel coro absidale

Del palazzo sul fiume
la foto immortala
la sala di Crono

Vaghi leggera
nuvola bianca
di stanca passione

I clerici erranti
nel convento studioso
famoso il dormiente

L'amore è un guizzo
che mostra il didietro
vade retro sorella

Al tramonto dei sogni
il sole che gela
la vela sul fiume

Il guado è malfido
se torni in stampella
da Compostella di notte

Strazia col becco
chi cerca la pace
il rapace nottambulo

Né Clémence né Maribelle
Né d'Aquitania Eleonora

è Pandora la bella

Vengono voci
che sono mistero
di nero scacchiere

Nel labirinto che sei
non trova mattino
il felino che azzanni

Domani qualcuno
verrà di soppiatto
col gatto mammone

Stormo d'uccelli
pinnacoli azzurri
chiaroscuri di vento

Terremoti e zunami
vulcani mai spenti
cocenti rimorsi

Il rosa da tegole
scende dorando
modellando il tuo seno

Suore clarisse
di lussurie sbiadite
rapite dall'estasi

Oggi il convento
sibila a raffiche
saffiche grida

Fatta di niente
voce del niente
farniente del niente

In un giardino giocondo
ruota la giostra
della nostra follia

Malinconia autunnale
un oboe lieve
di neve pallida sei

Nel rosato tramonto
il tuo culo rotondo
mappamondo diventa

Se l'ombra cavalca
il tenero prato
segnato è il destino

Sul filo dell'acqua
un tronco deriva
la riva è sparita

Danza leggero
sull'erbosio sentiero
un pensiero roccioso

Nel labirinto del tempo
la tua voce si perde
verde rimpianto

Se uccelli di passo
guidano il pellegrino
vicino è l'abisso

Batti bandiera
straniera durante
il veleggiante ancheggio

Il canto del cigno
impossibile addio
al frullio della siepe

Ci sono linee
di frattura ondulanti
tanti non sono mai nati

La tua strada è buia
miagola un gatto
e un matto corre con lui

C'è un'ape
sulla punta del seno
veleno di panna filata

Nuvole e nuvole
è giorno di rabbia
in gabbia anche il cielo

Annuncia la sera
la piena del fiume
il nume sguaZZa nel fango

Una statua si stacca
dal frontone di seta
è l'esteta che sogna

Mio caro Cupido
non potrà mai aprire la breccia
la tua freccia spuntata

(A.G.)

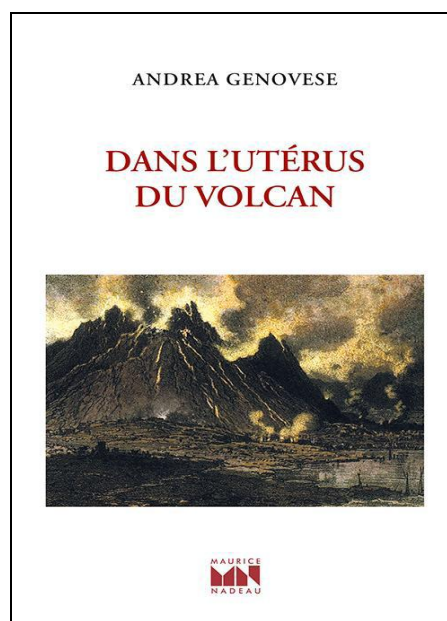
Au cœur de Toulouse

Le coup de foudre

J'ai rendez-vous avec mon ami Christian Saint Paul à l'Ostal d'Occitania. En sachant, je vous le confie mais ne le lui dites pas, qu'il arrive toujours avec vingt minutes de retard juste pour vous faire admirer sa piaffante bicyclette qu'il parque comme un cow-boy son cheval devant l'ok-corrall, du moment que je me trouve au bout de la rue Alsace-Lorraine, je monte sur le manège des enfants, en faisant signe à une jolie maman de me rejoindre sur la fusée à côté de l'avion où elle a placé son môme. L'idylle n'a pas de suite, elle me prend pour un astronaute un peu déglingué qui veut l'emmener sur une planète inconnue sans combinaison (spatiale). Il ne me reste que descendre et enfourcher la rue du Périgord, car sur les marches de la bibliothèque d'Étude et du Patrimoine m'attend une doctorante que j'ai contacté pour sa thèse sur les capitoulesses du Moyen-âge, elle est bien là impatiente, lunettée et articulée dans sa robe outrecoisuseuse. Elle me passe une liste de livres à insulter, me proposant de la rencontrer le lendemain dans la Chapelle des Carmélites tout à côté, que je vais inspecter tout de suite pour voir si le décor baroque de Rivalz est l'ambiance mystique adéquate pour faire capituler une doctorante. Je reviens sur le trottoir, je trépasse devant la vitrine de la mythique Librairie Champavert de Roger Roques (il publie un élégant catalogue de ses précieuses raretés dada et surréalistes), pas de chance il n'est pas là, il ne me reste que me capituler à la Cinémathèque rue du Taureau, où j'ai donné rendez-vous à Isabelle Adjani, qui naturellement se fait attendre, ce qui m'énerve un peu car je n'aime pas les retardataires, surtout lorsque on doit discuter d'un scénario sur Isabeau d'Aquitaine. Tant vaut passer un instant à la Cave des Vins, boire un vers de Toqué bordelais et écouter Du Bellay qui lit une omelette sur la rencontre d'Ulysse et Madame de Sévigné, le temps de me rappeler que la Bibliothèque des Études Méridionales en face risque de fermer, et que je dois y emprunter un essai d'une chercheuse allemande sur le coût des cierges à Toulouse au XIII^e siècle, seules les Allemandes ont de ces idées là, la recherche humaniste en Hexagonie est foutue. Dans la cour, je croise Pascal Papini, mon pote qui dirige le Théâtre Julien et un tas d'autres choses, avec une comédienne qui travaille au CROUS et qui doit jouer la serveuse d'une cantine universitaire dans la pièce qu'il est en train de préparer pour le pape à Avignon. Je connais cette intermittente, il y a quelques jours elle m'a dénoncée à Schiappa pour outrage sexuel de théâtre de rue au festival de Mirepoisse. Elle me donne un coup de pied sur une cheville, que Pascal ne remarque pas, heureusement. Quoiqu'il en soit, je vois à la fenêtre sur cour de l'immeuble Grace Kelly qui agite un drapeau rouge, signe qu'elle a déjà appelé les pompiers pour une intervention d'urgence sur mon

articulation endommagée. Ou pour me faire interner dans un asile de fous. Je n'ai pas de montre sur moi et le téléphone dans ma sacoche est de ceux qu'on voit dans les films d'Hitchcoq. Je me précipite dans la rue et je file vers le Capitole. Christian est déjà à l'Ostal, de mauvaise humeur car il n'aime pas les gens qui arrivent en retard aux rendez-vous. En effet, il est pressé car il a une réunion à l'Hôtel d'Assézat. Christian, poète outre que critique littéraire des plus généreux dans son émission hebdomadaire sur Radio Occitania, depuis quelque temps a été appelé à faire part du consistoire de l'Académie des Jeux Floraux, où il a foutu la pagaille avec son vélocipède et son habillement de cycliste en balade, mais il paraît que Clémence Isaure s'est faite à l'idée, après son entrée, qu'on peut parfois se passer du veston-cravate dans le saint des saints. Il me la présente d'ailleurs, la Clémence, et je lui baise les pieds comme le veut le protocole. Mais en réalité, c'est un coup de foudre qui me plonge dans la profondeur de ses yeux de sorcière. Le coup de tonnerre ne tarde pas à arriver. Je relève ma tête endormie sur l'Histoire de Toulouse de Ramet et je vois Isabelle Bonafé, la responsable de la salle régionale de la Bibliothèque du Patrimoine, et sa collègue Maryse Méloux qui me regardent stupéfaites. Je vois qu'elles sont en train de se demander si elles ne se sont pas trompées en me croyant un écrivain sérieux et un chercheur en médio-chevalerie auquel faire confiance.

En librairie
ou chez les **Editions Maurice Nadeau**



Livres

Thierry Montoriol

Le roi chocolat

Etonnant roman dont les ficelles littéraires (et cinématographiques) sont cependant plutôt faciles à inventorier. Toute la première partie, qui se joue au Mexique pendant la révolution des Pancho Villa et des Zapata, par ses flash-back rappelle une filmographie vaste, entre autre le *Viva Maria* où Truffaut avait réuni Brigitte Bardot et Jeanne Moreau, qu'on peut rapprocher des deux *pasionarie* de ce roman, Susedata et Jacuba, une descendante de Cortez via Montezuma cette dernière, une femme libre qui donne son cul en première instance, l'amour étant *fort comme la mort*, amour adultérin car Victor, le protagoniste, a déjà femme et enfants à Paris. Il y a aussi un prêtre, comme il se doit dans toute pellicule zapatosanchovillista, qui essaie de convertir une tribu aztèque où Victor se voit offrir par le chef bien trois de ses filles qui se partageront sa couche et (on l'apprendra à la fin du livre) lui donneront des enfants. Justement ce protagoniste est un journaliste parisien, qui dans la deuxième partie du roman exploite la recette chocolatière de ses épouses indiennes, restées inconsolables chez leur papa, et crée une industrie destinée à avoir un énorme succès, Banania. C'est quand même un journaliste de bonnes mœurs et de bons principes, Victor, bien qu'il évolue au milieu d'une bourgeoisie parisienne du début du siècle XXème que *Le bel ami* de Maupassant a décrit dans son cynisme et hypocrisie. Une malédiction poursuit cependant notre homme, à cause d'une amulette, et là on pense à la balzacienne *Peau de chagrin*. En effet, après avoir accumulé richesses et honneurs, Victor tombe en misère, trompé par des associés filous. "Heureusement", sa femme meurt et le miséreux pense à se transplanter en Amérique où Jacuba est devenue propriétaire d'une hacienda. Je me suis amusé un peu en tentant un résumé un peu différent de celui qu'on peut normalement lire dans un dossier de presse, avec les meilleures intentions cependant. Car *Le roi chocolat* a un fond d'originalité qui vient de l'histoire vraie singulière et aventureuse d'un aïeul de l'auteur qui nous la raconte à partir des carnets de voyage de celui-ci et de recherches d'archive qui nous plongent, surtout pour la partie parisienne, dans une contextualité bien reconstruite de la belle époque, entre les deux guerres mondiales. Le style est alerte, l'écriture heureuse, sans bavures et même parfois avec quelques audaces linguistiques efficaces. Malgré les remarques que j'ai pu faire, le roman se lit avec plaisir, car Montoriol sait fusionner la légèreté du journaliste et le talent d'un vrai écrivain.

Thierry Montoriol, *Le roi chocolat*, Gaïa Editions 2018

Alexis Gloaguen

Ecrits de nature, entre Ecosse et Bretagne

Il n'est pas aisé de définir le travail d'Alexis Gloaguen, tant la rigueur de son écriture en impose. Le bourlingueur qui est en lui se fond dans le monde naturel avec l'aisance et la minutie des grands naturalistes, de Buffon à Lorenz, juste pour citer les noms qui peuvent venir à l'esprit à un profane comme moi, mais c'est le poète et le philosophe qui prennent en même temps la relève, dans un échange permanent entre la pensée et la souplesse de la parole qui la constitue. Ce beau livre relié (*Ecrits de nature*), sous-titre *entre Ecosse et Bretagne*, présente au moins soixante-dix illustrations noirs et blancs et couleurs de Jean-Pierre Delapré qui a la particularité d'exécuter ses desseins en plein air, en directe observation des animaux et des paysages, tout comme l'écrivain esquisse ses textes pendant les haltes de ses excursions, dans des espaces qu'on pourrait croire circonscrits, mais qui sous sa plume se dilatent et prennent les dimensions de vastes étendues désertiques, où le défi de la performance physique devient vite un détour onirique et métaphysique. Car l'engouement naturaliste se traduit en une perpétuelle réflexion sur l'homme, sur le détachement d'une partie constitutive de son être, son rapport au naturel s'étant presque effacé. Pas de proclamations écologiques de mode, mais bel et bien la tentative à travers une écriture des plus exigeantes, de retrouver le code qui nous lie à la roche comme aux plumes des oiseaux saisonniers dans leurs fabuleuses migrations. Ce livre est le deuxième volume d'une trilogie et recueille un texte majeur, écrit en 1980/81 et publié dans une édition épuisée, *Le pays voilé*, qui relate un séjour aux Highlands écossaises, dans le massif de Ben Wivis, dans les Loch du Sutherland, dans l'île de Rùm, dont la sauvage beauté, y compris au cœur de l'hiver, s'imposent au promeneur de bivouac en bivouac. Et de deux inédits : *Mes Dieux Lares*, écrits dans la campagne bretonne l'année suivante et *Le souffle des pierres*, plu récent, consacré à une antique carrière gallo-romaine de Locuon dans le Morbihan, comme à la poursuite d'une mystérieuse présence druidique, une affabulation hautement esthétique : « Je crois de plus en plus à un monde littéraire proche de la nature ou, du moins, analogue : pétri de réalité, cousin de la chose qu'il décrit et parcourt. Ce serait là une écriture-gouttelette, une écriture qui se développerait de plus en plus lointaine par rapport à l'objet, comme une procession d'idées s'engendrant au long d'un fil. »

Alexis Gloaguen, *Ecrits de nature, entre Ecosse et Bretagne* (illustré par Jean-Pierre Delapré), Maurice Nadeau 2018

Libri

Giovanni Pascoli il messinese

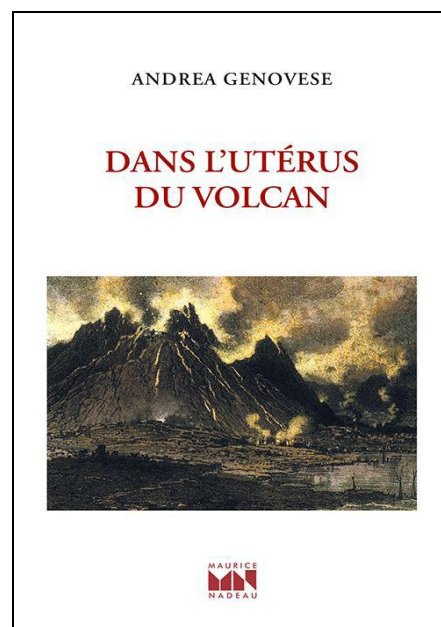
Publicati gli atti del Convegno Internazionale di studi tenutosi all'Università di Messina per il centenario della morte del poeta

Giovanni Pascoli, uno dei più grandi, forse il più grande dei poeti italiani fra ottocento e novecento, è romagnolo di nascita, toscano per il suo eremo di Castelvecchio, ma anche messinese per adozione spirituale della città dello stretto, che da un secolo a questa parte non ha cessato di manifestargli una devozione critica calorosa. Come la città, spesso matrigna e ingrata (ma anche, in saecula saeculorum, sfortunata, a dire il vero), l'università di Messina ha avuto una storia travagliatissima, pur essendo una delle più antiche d'Italia, la sua fondazione risalendo al 1548. Malgrado le molteplici vicende, essa può vantare prestigiosi docenti, da Malpighi a Maurolico, da Salvemini a Orlando, da Galvano della Volpe a Martino, e la lista è lunga. Almeno due gli insegnamenti in cui l'università di Messina si è spesso distinta: il diritto (per quanto riguarda gli studi giuridici gli antecedenti si possono addirittura far risalire al XIII secolo, alcuni dei grandi poeti della scuola siciliana, come i fratelli delle Colonne, erano verosimilmente notai) e gli studi umanistici, specificamente letterari. Pascoli vi insegnò dal 1898 al 1902, residenza in un certo senso penosa a causa dei disagi dei trasporti dell'epoca, ma prediletta perché stimolatrice di non poche delle sue creazioni. È un affetto ripagato, visto che Messina ne ha coltivato una certa mitologia, nonostante che molti degli scrittori e intellettuali che il poeta aveva frequentato fossero morti nel terremoto del 1908, una ferita degli ultimi anni della sua vita.

Debbo all'amico professor Vincenzo Fera, presidente del Centro Internazionale di Studi Umanistici dell'Università (il quale vanta una vasta produzione editoriale di saggi classici e moderni), un immenso volume di 900 pagine che raccoglie gli Atti del convegno internazionale di studi svoltosi dal 3 al 5 dicembre 2012 in occasione del centenario della morte del poeta, con il titolo *Pascoli e le vie della tradizione*. Essendo incapace di riassumere la vasta problematica, mi limito a segnalare il lungo e trino intervento di Vincenzo Fera, Xavier Van Binnebeke e Daniela Gionta (*Per una nuova edizione dei Carmina*) che mi sembra focale, anche se a me profano piuttosto ostico, sul piano della ricerca attorno alla documentazione scoperta ad Amsterdam sui *carmina* latini del poeta, con numerose riproduzioni di autografi inediti. Ben trenta, con i tre citati, sono gli specialisti universitari italiani e stranieri intervenuti. Cito anzitutto Giorgio Forni e Cosimo Cucinotta, essendo loro debitore di interventi critici sul mio lavoro di scrittore in un seminario che proprio Fera aveva organizzato anni fa, l'amico Giuseppe Rando e Giovanni Barberi Squarotti

dell'università di Torino, per il mio commosso ricordo del padre, l'amico Giorgio, uno dei maggiori critici italiani del XX secolo, oltre che poeta raffinatissimo. Quindi tutti gli altri: Guido Baldassarri, Francesco Bausi, Mario Tropea, Francesco Citti, Filippo Lovatin, Nicolò Mineo, Marco Bianchi, Paola De Capua, Patrizia Paradisi, Mariella Bonvicini, Massimo Castoldi, Carla Chiummo, Francesco Galatà, Francesca Latini, Giuseppe Nava, Aldo Onorato, Sebastiano Valerio, Mario Strati, Cinzia Emmi, Silvia Rizzo, Gabriela Caravaglio, Raphael Merida, Francesca Suppa.

Anche se la lettura di questo ponderoso volume, a causa dei miei molteplici impegni, avanza a rilento, sia pure con grande piacere e profitto, mi premeva segnalarlo subito, perché mi sembra un avvenimento culturale di quelli che fanno onore alla mia città natale, su cui raramente s'attarda l'attenzione mediatica, se non in negativo, a causa della mediocrità e cecità dei suoi dirigenti politici. Che Pascoli ci illumini, che un giorno la città dello stretto possa rinascere dalle rovine morali, più che da quelle materiali, da oltre un secolo accumulate.



Un romanzo messinese
scritto interamente in francese.
Disponibile in Francia nelle librerie.
Per corrispondenza sui siti on line
e su quello delle *Editions Maurice Nadeau*

Super-Commissari

Di Montalbano figli siamo

4° episodio

Un thriller mozzafiato d'Andrea Giostroto, *Marsilio Ficino Editore*

Da Messina a Minchia di Papa

Scortati da Montalbano e Don Matteo i migranti della Picciotti

Merendina al Club Pedofilo di Castelcazzo Campano

Montalbano aveva appena risolto il caso del vacchicidio di Commare Turidda, dopo le confessioni della sexy suora bengalese cattobuddista rabbinico-musulmana con cui aveva giocato a scopa un'intera notte dopo l'assassinio del cardinale ninfomane Cangurelli, quando squillò il telefono mentre era a letto con la meravigliosa culattica animatrice di una televisione nazionale, venuta da Roma a intervistarlo. Stupito ma non tanto di avere all'altro capo Don Matteo, che gli chiedeva di accompagnarlo per scortare insieme i clandestini, sbarcati dalla nave Picciotti nella luminosa città strettolara eternamente sinistrata e baraccata, sul pullman che doveva portarli a Minchia di Papa, temendo lungo il percorso attacchi cazzisti e idrofobi di destrorsi sinistrofobi (dei cretini convinti che esista una sinistra nel perizoma italico). Messo a disposizione dalla Cappella (Sistina) e dal Prepuzio di Don Matteo, il pullman doveva partire la sera stessa via ferribottica sotto la protezione di San Lorenzo, il santo arrostito su una *tarigghia*, aveva aggiunto il prelado, conoscendo il debole gastronomico del commissario, gran mangiatore di *tajuni*. Per cui Montalbano non ebbe il coraggio di rifiutare: Don Matteo gli era simpatico, anche se sullo schermo non fotteva mai e si mostrava casto, malgrado le belle fiche del suo cast. La traversata dello stretto, come tutti sanno, è insidiosa a causa dei furiosi uracani e dei centauri ghiotteschi infestanti questo braccio di mare già dai tempi d'Omero (ma ne parla ampiamente anche l'Equinate nella sua *Summa Trottistica*), per cui San Lorenzo, patrono della drangheta calabrese, si dimostrò utile lungo tutto il percorso attraverso la punta estrema dello stivale. Una gioiosa sosta per la merendina ai bambini era prevista la mattina alle otto al Club Pedofilo di Castelcazzo Campano, una OGN benemerita che da anni si dedicava con abnegazione all'accoglienza dei minori non accompagnati. Ivi, una consistente colazione rifocillò i migranti, che avevano poi proseguito il loro viaggio, sempre sotto l'oculata vigilanza di Montalbano e di Don Matteo, attraversando felicemente lo sterminator Volturmo, dove il giorno prima si era consumata l'ennesima tragedia col naufragio di centocinquanta spadolini, di cui solo una ventina erano stati salvati dal pronto

intervento del Cacarius, il brigantino scafista. L'atmosfera sul pullman era festosa tanto che i migranti si erano messi a cantare *"Italia bella mostrati gentile/i figli tuoi non li abbandonare/o se ne van tutti in Brasile/e non si ricordan più di ritornare"*, quando una detonazione proveniente dal WC cinque stelle del lussuoso pullman, fece trasalire l'assistanato. Montalbano, che si era assopito accanto a una bellissima creatura caffelatte fiabescamente fornita di tutti gli attributi civici per cominciare una nuova vita sui marciapiedi italofofoni, fu subito in piedi e insieme a Don Matteo, avvolto in un elegante pigiama di Versace con la santa vergine dipinta sul di dietro, corse ad aprire la porta del WC. Il cadavere congelato dell'autista del pullman gli rotolò sui piedi. La prima riflessione che venne spontanea al commissario, guardando i propri piedi, fu di vederli nudi, e si chiese dove avesse potuto lasciare le scarpe e i calzini. La seconda fu quella, più inquietante, di come il pullman potesse continuare a correre sull'autostrada senza l'autista. La filosofia laica di Montalbano si confrontava al mistero eucaristico, lo Spirito Santo producendosi in una performance live di guida miracolistica, nell'avvicinarsi alla Santa Sede di Minchia di Papa. Chi poteva aver compiuto il cainesco delitto, l'assassino essendosi come volatilizzato nello spazio pur limitato di un sia pure WC cinque stelle? Ancora una volta, la giornata si presentava per Montalbano complicata da un imprevisto, e in quel momento non aveva neanche vicino il fedelissimo maresciallo Frassica che, col suo fiuto, spesso seguiva piste insospettate. Insospettabile era senz'altro Don Matteo, che ancora non aveva ricevuto le stimmate. Quanto alla fiabesca creatura cioccolattata che aveva dormito al suo fianco, certo era andata al WC per sciacquarsi la bocca dopo avergli fatto un pompino, ma Montalbano non aveva dubbi sulla di essa lei innocenza. Comunque, il suo malumore cresceva a misura che non riusciva a utilizzare il suo cellulare, disturbato da voci angeliche che, come un GPS, davano istruzioni allo Spirito Santo sul codice stradale italoportale. Ma Don Matteo, avvicinatosi col suo faccione risolente, gli diede un'affettuosa pacca sulla spalla, dicendo: "Montalbano, lasciate perdere, i miracoli sono di competenza della Chiesa".

Super-Commissaires

Meurtres au quai du polar

2° épisode

Un roman à couper le souffle d'Andrea Lyonnois, *Cadavre Exquis éditeur*

Le clair de lune vrombissait sur la pièce que le commissaire Roman de la Rentrée était en train de feuilleter de comble à proue, convaincu comme il était que dans le labyrinthe diplomatique du Quai d'Ourson se trouvait la pièce à conviction pour résoudre l'énigme de l'assassinat du grand chef de la Métropolitaine à la veille de la proclamation du Prix Toutcourt. Cette tripouille, pendant un permis de séjour en Hexagonie, avait tripouillé un haut fonctionnaire ministériel qui, de prime abord, le vent en poupe, avait trouvé son compte dans le tripouillage des affaires extérieures et postérieures, mais une fois changé de régime et la loi sur le harcèlement de rue votée, il avait cru bon dénoncer son tripouillage, jusque là secret d'état. Comme tous ses homologues en charge de la diplomatie hexagonale, dont la modestie était telle que personne ne savait que c'était grâce à eux que les Syriaques et les Ukrainiaques s'étrépaient pour conquérir les droits de l'homme (ceux de la femme les motivant relativement), il n'avait pas en vérité apprécié que le monar-cirque de l'époque élimine son trifouilleur. Le Métropolitain assassiné, l'embrouillement des faits historiques était devenu un véritable best-seller bernardpivotant. Maintenant le nouveau monar-cirque se trouvait face aux nouveaux grands chefs de la Métropolitaine qui se refusaient de traduire en métropolitain le *Pétrole* de Pascolini, un texte biblique très cher aux homologues de tous les continents. Homologues du monde entier, unissez-vous, avait dit, si l'on s'en souvient, Maximilien avant d'être fusillé au Textique. Roman de la Rentrée avait déjà parcouru toutes les pages de l'œuvre complète de Pascolini en version hexagonale. Il avait aussi répertorié tous les films homologués lors des 120 journées de Sodome des chefs d'états pendant la dernière session des Nations Désunies, lorsqu'il perçut la présence d'un virus hostile. La Catwomen sortie d'un ordinateur n'était rien de moins que la sous-secrétaire d'état chargée aux Menstruations et Prurits Vaginaux. Elle avait un dodu fessier qui, dans la circonstance, témoignait de son proéminent rôle gouvernemental. Le commissaire ne se doutait pas qu'elle était venue pour défendre la cause du philosophe qui avait fait assassiner le Métropolitain.

« Enfin, commissaire, vous avez trouvé ce que vous cherchez depuis des semaines ? On bafouille que vous êtes au service de votre obsti-nation. »

« Mon obsti-nation, madame, ne saurait m'engager dans un parcours si périlleux de luxures

internettosocratiques poussées jusqu'au meurtre pour de morbides pulsions, et dont la responsabilité vient injustement rejetée sur le czar de la Russie. »

« Ce dont vous sophismez n'a pas de pareil dans notre constitution, vous n'en boufferiez pas moins votre salade, ma foi, je vous le lys pour la dernière fois, commissaire, occupez-vous de vos oignons. »

« Je pourrais, madame, vous servir une omelette au persil, mais l'enquête aurait du mal à trouver la clé du souterrain qui mène aux jardins d'Elysée, là où depuis l'éternité primale le dieu Apollon encule les Muses et distribue les prix littéraires. Car comment concevoir qu'on puisse encore s'intéresser à ces babilles après l'assassinat du Métropolitain ? »

« Vous méprisez nos valeurs langagières par haine du *Monde des chibres*, du *Coiffeur Littéraire*, de *La Grande Triperie* télévisuelle, et j'en dospassos. »

« J'ignore, madame, si vous exprimez des opinions personnelles ou si vous rapportez la position de votre ministrone de tutelle. C'est le prix Femens qui vous chatouille les méninges vaginales. Vous avez benallassé un colombicide et ma déontologie professionnelle vous empêchera d'assassiner les péniches qui nichent dans la Chaîne. »

Tandis que l'échange dialysectique se consommait, un hurlement se fit entendre de la pièce à côté, où Roman de la Rentrée avait laissé Mau-passant, son agent de première classe, pour inspecter la valeur nutritionnelle des krautes de finkel. BHL qui mal y pense du bricolage, nul n'est censé ignorer les carrefouresques pièges des nourritures terrestres gidescogenetiennes. En un clin d'œil et un pied de bœuf, le commissaire traversa le mur qui le séparait de son collaborateur justiciable et quoi, monseigneur, savez-vous le spectacle horrible qui se présenta à son zizi horripilé par la Sous-secrétaire ? Un chat noir courait au plafond, poëtisant comme un démon sorti d'une gomorre napolitaine. Aucune trace de Mau-passant, sinon une faible plainte venant de l'estomac gonflé de la bête. Une trottinette clandestine sans permis de séjour était assise sur le fauteuil de Talleyrand et fumait nonchalante une pomme reinette francophone, subventionnée par le Centre National du Chibre au son de la marseillaise ensourdinée par le double vitrage.

« Oh sainte Zipoulette, s'exclama Roman de la Rentrée, il me faudra faire le deuil de Mau-passant, avant de faire le festival Son et Lumière sur l'assassinat du Métropolitain ! »